

LE VESUVE

Pendant l'hiver 1943-1944, Emmanuel Roblès se trouve à Naples comme correspondant de guerre pour l'hebdomadaire *Ailes de France*. Les carnets, les notes, les impressions sur la ville de Naples et sur le peuple napolitain pris à cette période, sont la matière qu'il utilisera une quinzaine d'années plus tard pour son roman *Le Vésuve*, publié au Seuil, en 1961.

Synopsis

L'action se déroule à Naples, en 1944. Serge Longereau, officier du corps d'expédition français en Italie, est en permission de convalescence. Après une semaine d'hôpital, il commence à se promener dans Naples à la recherche du bonheur, comme beaucoup des personnages roblésiens.

Pour Serge, ce bonheur prend le nom de Silvia : une jeune milanaise qui travaille dans une librairie et qui se trouve bloquée chez ses oncles par l'avancée alliée. Serge, nonobstant les avertissements de son ami, Joe Cohen, sur les dangers de Naples et des Napolitaines, voit en Silvia le grand amour de sa vie. Il avait déjà eu des maîtresses mais jamais il n'avait éprouvé près d'elles l'émotion, le trouble et le sentiment d'un monde définitivement délivré du désespoir, de la douleur, de la cruauté, comme il l'éprouvait aux côtés de Silvia. Elle est pour notre héros une de ces grandes expériences du cœur qui marquent profondément la vie.

Mais Silvia n'est pas facile à conquérir. L'opération de séduction est longue et passionnée. C'est après une bagarre contre des Rangers australiens, au cours de laquelle Serge prouve tout son amour envers Silvia et envers le peuple napolitain, qu'elle se donne complètement à lui ; celui-ci est son premier amour et elle veut qu'il soit le bon. Les deux personnages commencent à se connaître, ils visitent Pompéi, le Vésuve, ils flânent à travers les quartiers de Naples puis ils décident de vivre ensemble dans un vieil appartement détruit par les bombardements. Pour Silvia, c'est un amour dévorant, égoïste mais très passionné, un amour aveugle et dévastateur comme l'éruption du Vésuve de ce mois de mars 1944.

A l'approche de la visite médicale, qui menace Serge de retourner au champ de bataille, Silvia cherche à le convaincre de désertir, de rester près d'elle, de se cacher dans son appartement en attendant la fin de la guerre. Serge, ému mais destabilisé par une telle passion, est indécis. Son ami Joe Cohen, un Juif algérien, vient alors lui annoncer l'extermination de sa famille et la déportation de tous les Juifs dans des camps de concentration. Serge passe également une soirée avec un franco-

algérien aux propos pro-fascistes et réalise qu'il ne peut pas se cacher et qu'il doit lutter contre les injustices qui blessent l'humanité.

A la visite à l'hôpital militaire, le médecin lui concède quelques jours supplémentaires de congé. Pour ne pas décevoir les attentes de Silvia, Serge lui cache la vérité en la laissant dans l'illusion qu'il a réellement déserté pour elle. Il renvoie de jour en jour le moment fatidique où il devra lui expliquer sa volonté de retourner combattre. Ce sera seulement quelques jours avant le départ de Serge que Silvia découvrira la vérité. A partir de ce moment-là, tout s'écroule pour elle. Elle ne parle plus à Serge, se sent trahie et ne cherche même plus à s'opposer à son départ.

Serge retourne donc au front et là, dans un couvent, il est blessé pour la deuxième fois. Serge guérit et épouse Silvia, mais entre eux quelque chose s'est brisé et la jeune femme n'est plus l'amoureuse passionnée des premières rencontres. Elle est indifférente à tout, déçue par le comportement de Serge et par son incapacité à comprendre l'amour qu'elle lui porte. Serge, par contre, est convaincu qu'après le rouge feu de la lave reviendra la couleur verte de la végétation sur les pentes du volcan, et qu'un jour Silvia comprendra son choix.

Le choix fraternel

L'analyse de ce roman est intéressante pour deux raisons : la première étant que l'on retrouve dans ce récit tous les thèmes qui traversent l'œuvre de Roblès ; la seconde raison, la plus importante, c'est qu'ici les étapes qui jalonnent le parcours du héros sont énoncées d'une manière précise et claire.

En ce qui concerne le premier point, on pense à l'attention portée sur la société napolitaine et en particulier à la détresse du peuple napolitain flagellé par les bombardements allemands, aux magasins vides et au marché noir, à la prostitution encouragée par la pauvreté et à l'omniprésence des militaires alliés ; mais on pense également à la fascination vis-à-vis de ce peuple méditerranéen : « en eux, je retrouvais un peu le tempérament de mes compatriotes oranais mais aussi toutes les tendances picaresques et toute la malice des Andalous. »¹.

Le thème de la mort est prépondérant : « jusque-là je n'avais eu de la mort qu'une conception plutôt intellectuelle, alors qu'à présent je la sentais en moi, intimement liée à ma chair, à mes os, aux chocs de mon sang... » (V., 24), tout comme le thème de la religion et de l'existence de Dieu. Le roman pose encore l'éternelle question de savoir si une seule vie vaut autant qu'une œuvre d'art, poèse ici par les bombes tombées sur Pompéi et par l'inutile destruction de l'abbaye de

¹ J.-L. Depierreis, *Entretiens avec Emmanuel Roblès*, du Seuil, Paris, p. 80.

Montecassino par les forces alliées. Cette destruction a énormément touché Roblès lui-même et son évocation revient dans plusieurs de ses romans comme *La Croisière* et *Un printemps d'Italie*. L'abbaye prête, en outre, son nom à l'un des récits contenus dans *Les rives du fleuve Bleu*.

Le thème de la colonisation est également très présent : « Entre mes cils mi-clos, je regardais passer des Marocains, des Antillais, des Indous, des Sénégalais, et je me demandais ce que pouvait signifier "la liberté de l'Europe" pour les soldats coloniaux à qui l'Europe avait ôté tout liberté. » (V., 35). Ce thème est particulièrement présent dans les premières œuvres de Roblès.

Le second point d'intérêt de ce roman est le développement du parcours du héros et en particulier celui du moment de la crise. Ici Roblès, à travers cette histoire d'amour brûlant, développe de façon magistrale la crise du protagoniste.

Les passages qui conduisent les héros à l'engagement sont très clairs. Au début nous voyons Serge Longereau persuadé qu'il sera tué à son retour sur le front, le héros flâne dans Naples à la recherche du bonheur, il est hanté par une nécessité profonde de connaissance de lui-même : « Peut-être ai-je besoin aussi d'éclairer pour moi-même un univers intérieur que je connaissais mal » (V., 11). La conscience de devoir retourner quelques jours plus tard au combat augmente non seulement son désespoir, mais aussi son ardeur à vivre. « J'avais compris que je ressemblais à cette ville et que tant d'ardeur à vivre était fait aussi de désespoir » (V., 14). Après avoir aperçu l'absurdité du monde il cherche à fuir, il veut trouver un espace à lui « comme si le temps n'existait plus, ni la guerre, ni la souffrance » (V., 23), convaincu que « la vie ne pouvait être la traversée d'une lourde et continuelle épreuve ! il devait exister un asile innocent contre la corruption du monde, contre ses violences, sa cruauté ! » (V., 52). C'est à la rencontre avec Silvia qu'il doit sa transformation.

Dès cette rencontre, le monde du héros commence à se rétrécir : « l'univers entier, avec ses mondes et ses milliards d'étoiles, était ramené aux proportions de ce local » (V., 31), à se délivrer du désespoir, de la douleur, de la perfidie, de la cruauté. Serge n'a plus peur. Il se détache de la ville de Naples aussi, il n'avance plus sur la via Roma comme il aimait tant le faire au début mais cherche plutôt l'isolement. « J'avançais non sur la via Roma, dans la foule sombre et oppressante, mais sur une voie solitaire et tout étincelante le long de laquelle courait le sourire de Silvia » (V., 52). A un moment donné, on s'aperçoit que la ville de Naples présente une allure intime. Ce n'est pas un hasard alors que tout soit décrit en s'appuyant sur l'adjectif *petit* : « Petit bar » (V., 89), « Petit cinéma » (V., 89) ; comme si l'amour pouvait créer un monde parallèle et inaccessible aux éléments extérieurs, « Ce même jour, à l'heure habituelle, je descendis avec Silvia jusqu'au petit port de Santa Lucia » (V., 90), « Nous étions seuls au-dessus du petit port. » (V., 91). Le monde extérieur est opprimant et seul le monde créé par l'amour peut procurer la sensation de sécurité et

de bonheur que les deux personnages recherchent, « Nous étions bien seuls et toutes les ténèbres du monde semblaient s'amonceler sur notre solitude, approfondir notre isolement » (V., 91-92). L'appartement de Silvia est décrit comme un refuge, le couple y parle en français pour ne pas être compris des autres. Ils se coupent du monde : « Nous ne lisons plus les journaux, nous ne parlions jamais de la guerre, trop préoccupés de nous-mêmes. Nous l'ignorions, et il tournait autour de nous comme la ronde des étoiles et des planètes » (V., 134). Le héros roblésien se sent enfin un homme complet. Il est évident qu'à ce moment, passé la moitié du récit, Serge est décidé à se cacher, convaincu d'avoir rejoint l'absolu, adjectif utilisé fréquemment dès qu'il rencontre Silvia. Il se sent, pour reprendre la belle image de Roblès, comme sur « un pont d'un navire prêt à appareiller pour un long voyage sans retour. » (V., 161).

Dans le manuscrit du Vésuve, Serge reste convaincu de retourner à la guerre car tel est son devoir : « Je baisais se paupières humides ses joues brûlantes, je la rassurais, sans m'engager à rien. Je parlai de courage, de patience, et de chance, en individu raisonnable et que la passion ne peut aveugler. Mais elle s'attendait à cette résistance car elle renouvela ses menaces de suicide. Je ne la comprenais plus. Elle, si fine, si posée. Le mieux était de gagner du temps, de laisser passer la crise. [...] Qu'on me comprenne bien : il n'y avait pas en moi la moindre défaillance [illisible] découvrir en moi le conflit cornélien entre la passion et le devoir. Pas du tout. Ni ma formation, ni mes goûts ni mes convictions, ni enfin ma tendresse pour Silvia ne m'inclineraient à désertir. Sur ce point, je n'avais la plus infinie hésitation. ». Dans le manuscrit Serge est un héros hautement idéalisé, un homme qui connaît l'amour mais qui le met au second plan, pour ce héros il n'existe aucun contraste entre amour et devoir. Dans la version définitive, par contre, avec le *péché* du bonheur égoïste, Roblès fait de Serge un héros cornélien, avec ses faiblesses, ses crises, tout simplement un humain.

Troisième étape : le héros roblésien se rend compte que pour être heureux on ne peut pas se cacher au reste du monde. Serge comprend qu'il ne peut pas trahir « l'homme qu'il était devenu », ses amis, ses aspirations, ses désirs. « Je lui dirais que notre bonheur serait plus clair lorsque nous l'aurions construit sans nous renier » (V., 209) le monde réel pèse, écrase les héros roblésiens. S'ils rejoignent un bonheur égoïste, ils éprouvent immédiatement un sentiment de culpabilité vis-à-vis des opprimés, des exploités car « on ne peut que donner son adhésion au monde et que toute autre attitude n'est qu'une fuite devant sa responsabilité d'homme »².

L'importance du Vésuve dans l'œuvre de Roblès est soulignée aussi par le fait que l'auteur a choisi de l'écrire à la première personne. Choix qu'il ne faut pas cependant prendre pour une

² J.-L. Depierris, *op. cit.*, p. 84.

intention autobiographique³ « J'utilise assez souvent le « je » et dans les cas où j'ai vécu une expérience très profonde, où je veux la découvrir, m'approfondir à travers le souvenir de cette expérience, j'utilise le « je », dès ce moment-là, sans même qu'il s'agisse d'un roman autobiographique. »⁴. Le « je » permet à Roblès d'approfondir le « moi » et de réfléchir à un événement qui a bouleversé non seulement sa vie mais celle d'une génération entière. Le fait que nous retrouvions les mêmes personnages, les mêmes lieux dans d'autres textes (*La Croisière*, *Un Printemps d'Italie*, *Montecassino*, *La nuit des fossoyeurs*) n'a pas seulement la fonction d'augmenter le réalisme de ses romans mais aussi celle de créer une suite romanesque sur sa génération.

La présence du Vésuve

L'éruption du Vésuve, à laquelle Roblès assista en mars 1944, marqua profondément l'auteur. Il en parle longuement lors de l'entretien avec Depierris et dans le journal intime qu'il tint pendant sa permanence à Naples. Cet événement est présent dans d'autres textes comme le récit *Montecassino*, les romans *La Croisière* ou, *Un printemps d'Italie*. On constate chez Roblès une espèce de fascination vis-à-vis de ce spectacle étonnant et inoubliable. Il est donc facile de constater que dans ce roman, qui porte comme titre le nom du volcan, sa présence a une forte valeur symbolique.

La présence du volcan est constante dès la première page du roman, et si le sujet des deux premières phrases est le *je* du narrateur, celui de la troisième est le Vésuve, «Le Vésuve fumait au fond du ciel hivernal, son sommet entouré d'une collerette de neige, nette et dure, veinée de bleu, qui lui donnait un air japonais. » (V., 9). Le Vésuve apparaît, dans cette première description, comme une présence bien nette dans l'imaginaire roblésien mais en même temps lointaine, tranquille, innocente. Il est à noter la façon dont l'auteur fait une description rappelant les peintures japonaises où le volcan est une image lointaine, souvent voilée par le brouillard mais toujours en position centrale. Chez Roblès, on retrouve la même centralité du volcan.

Mais quelle est la symbolique du Vésuve pour Roblès ? Bien que la première image du roman puisse donner une sensation de carte postale, la référence japonaise implique toute une symbolologie reprise par Roblès et que l'on retrouvera dans les pages suivantes. Au fur et à mesure de la lecture, on note que le Vésuve prend une valeur ambiguë, double et opposée ; car si d'un côté il représente

³ Ibidem, pp. 81-82. « En général, tous les personnages de mes livres procèdent d'un modèle bien vivant que j'ai observé longtemps, dont la crise m'a puissamment intéressé. [...] Ainsi pour le jeune officier du Vésuve et pour sa compagne. Silvia aussi a existé, et très proche de la Silvia du roman, tout aussi éprise d'absolu, l'âme tout aussi brûlante. Lui était le fils d'un architecte de Casablanca. Dès qu'il eut subi ce coup de foudre, plus rien compta pour à ses yeux que cette fille. [...] On le captura plus tard à Rome, après l'offensive de Cassino et la remontée des Alliés vers le nord. Condamné à quinze années de prison, il en fit cinq et une amnistie, en 1950, je crois, le libéra. »

⁴ E. Roblès, *Ma technique romanesque*, dans *Le roman contemporain d'expression française*, Sherbrooke, Canada, p. 249.

la destruction, de l'autre il est la nouvelle vie. Mort et vie, enfer et ciel, bas et haut dans une seule réalité. En avançant dans la lecture, on verra qu'il représente la destruction de la guerre (*bombes volcaniques*), et en même temps la fertilité d'une terre sur laquelle rebâtir un nouveau monde.

Le Vésuve en éruption est vu comme un élément infernal : « Si j'avais à illustrer l'Enfer de Dante je peindrais le ciel au-dessus du Vésuve, la fumée sombre, les cavernes du ciel, les éclairs, ces grottes rouges, bleues, noires, flamboyantes, ces volutes énormes et menaçantes et ces clartés funèbres, loin sur la campagne et la mer » (J.I., 5), ou encore, « Paysage sinistre et désolé. Ça et là des fumées jaunes sortent de la terre. Des solfatares. Vallée de l'Inferno. » (J.I., 6)

Le Vésuve, avec son sommet blanc, symbolise également l'enfer de la guerre (les combats, ici comme dans *Un Printemps d'Italie*, se déroulent toujours en montagne et sur la neige), le rouge de la lave symbolisant le sang des soldats.

La couleur rouge, présence constante dans tout le texte, prend des significations différentes selon qu'elle teint le ciel ou la terre. Rouge-terre, c'est un mauvais présage, comme quand Serge et Silvia sont dans la discothèque et que commence la bagarre qui blessera gravement Serge (sa convalescence en sera prolongée). Le Vésuve dévient répugnant : « dans la répugnante clarté du Vésuve, dans cette clarté qui teignait de sang les murs, la chaussée, les frontons des immeubles et jusqu'au visage de Silvia » (V., 117). Rouge-ciel indique, pour utiliser les mots de Reigert, le bonheur et le triomphe de l'amour ⁵. En effet, le Vésuve pour Roblès est aussi et surtout la métaphore de l'amour. A la première rencontre entre Serge et Silvia, l'image du Vésuve est bien présente entre les deux, « Comme personne ne venait s'occuper de moi, j'appelai en frappant dans mes mains et j'attendis en feuilletant un recueil d'estampes du Vésuve. J'examinais une planche inspirée d'une scène de vendanges sur le flanc du volcan [...] lorsqu'une voix doucement demanda : - Que désirez-vous, Monsieur ? C'était Silvia. » (V., 26).

Il est aussi intéressant d'observer l'utilisation de l'adjectif *vésuvienne* pour indiquer la passion et le comportement du personnage principal : « J'étais de ceux qui comprenaient le mieux cette folie, cette révolte, cette sorte d'explosion vésuvienne qui, dans une heure éblouissante, abolit le monde, le transfigure ! »⁶. Le Vésuve assume, dans l'imaginaire de Roblès, une fonction fondamentale en étant le miroir de la passion amoureuse entre les deux protagonistes, « Peut-être était-ce l'ardeur de ma passion qui avait brûlé Silvia, comme ces arbres sur les pentes de Vésuve qui s'enflammaient d'un seul coup, grande torche rouge à l'approche des laves ? » (V., 251). Pour reprendre les mots de Astre, si le Vésuve est la représentation de la guerre il est surtout le symbole « [...] des brûlantes amours des héros du livre, et de la retombée en cendres de toute leur passion

⁵ G. Reigert, *Les amoureux sont seuls au monde... ou de l'image de Naples dans le Vésuve et quelques autres textes d'Emmanuel Roblès*, dans *Emmanuel Roblès et ses amis, actes du colloque de Montpellier*, s.l.d. de G. Dugas, Université Paul Valéry, Montpellier, 2000, p. 49.

⁶ J.-L. Depierris, *op. cit.*, p. 8.

puisque Silvia qui a épousé Serge se replie, déçue, sur elle-même et sur son rêve détruit. Mais l'éruption avait eu lieu, et elle avait répandu comme à l'ordinaire ses laves et ses poussières sur la campagne napolitaine... »⁷. En définitive, le Vésuve est l'un des éléments qui représentent le double roblésien.

Daniele Tuan

⁷ G.-A. Astre, *Emmanuel Roblès ou le risque de vivre*, Grasset, Paris, pp. 137-138.